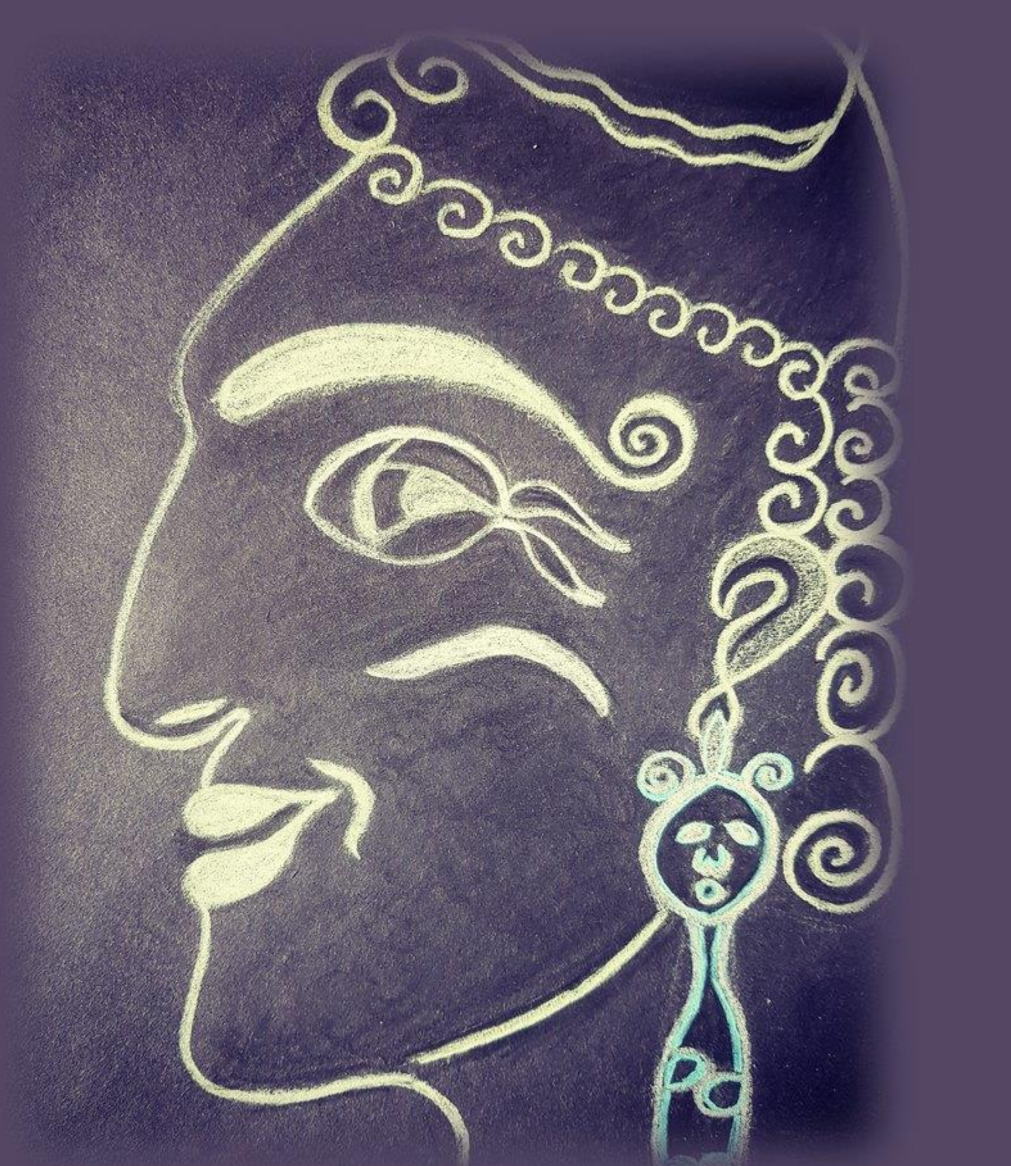
Paul Éluard

MOURIR DE NE PAS MOURIR

DÉFENSE DE SAVOIR, POÈMES POUR LA PAIX, PREMIERS POÈMES…



1913
-
1928

bibliothèque numérique romande ebooks-bnr.com

Table des matières

MOURIR DE NE PAS MOURIR
(1924)

Je meurs…

Pour tout simplifier
je dédie
mon dernier livre
à André Breton

P. E.

L'égalité des sexes

Tes yeux sont revenus d'un pays arbitraire
Où nul n'a jamais su ce que c'est qu'un regard
Ni connu la beauté des yeux, beauté des pierres,
Celle des gouttes d'eau, des perles en placards,

Des pierres nues et sans squelette, ô ma statue,
Le soleil aveuglant te tient lieu de miroir
Et s'il semble obéir aux puissances du soir
C'est que ta tête est close, ô statue abattue

Par mon amour et par mes ruses de sauvage.
Mon désir immobile est ton dernier soutien
Et je t'emporte sans bataille, ô mon image,
Rompue à ma faiblesse et prise dans mes liens.

Au cœur de mon amour

Un bel oiseau me montre la lumière
Elle est dans ses yeux, bien en vue.
Il chante sur une boule de gui
Au milieu du soleil.

*

Les yeux des animaux chanteurs
Et leurs chants de colère ou d'ennui
M'ont interdit de sortir de ce lit.
J'y passerai ma vie.

L'aube dans des pays sans grâce
Prend l'apparence de l'oubli.
Et qu'une femme émue s'endorme, à l'aube
La tête la première, sa chute l'illumine.

Constellations,
Vous connaissez la forme de sa tête.
Ici, tout s'obscurcit :
Le paysage se complète, sang aux joues,
Les masses diminuent et coulent dans mon cœur
Avec le sommeil.
Et qui donc veut me prendre le cœur ?

*

Je n'ai jamais rêvé d'une si belle nuit.
Les femmes du jardin cherchent à m'embrasser –
Soutiens du ciel, les arbres immobiles
Embrassent bien l'ombre qui les soutient.

Une femme au cœur pâle
Met la nuit dans ses habits.
L'amour a découvert la nuit
Sur ses seins impalpables.

Comment prendre plaisir à tout ?
Plutôt tout effacer.
L'homme de tous les mouvements,
De tous les sacrifices et de toutes les conquêtes
Dort. Il dort, il dort, il dort.
Il raye de ses soupirs la nuit minuscule, invisible.

Il n'a ni froid, ni chaud.
Son prisonnier s'est évadé – pour dormir.
Il n'est pas mort, il dort.
Quand il s'est endormi
Tout l'étonnait,
Il jouait avec ardeur,
Il regardait,
Il entendait.
Sa dernière parole :
« Si c'était à recommencer, je te rencontrerais sans te chercher. »

Il dort, il dort, il dort.
L'aube a eu beau lever la tête,
Il dort.

Pour se prendre au piège

C'est un restaurant comme les autres. Faut-il croire que je ne ressemble à personne ? Une grande femme, à côté de moi, bat des œufs avec ses doigts. Un voyageur pose ses vêtements sur une table et me tient tête. Il a tort, je ne connais aucun mystère, je ne sais même pas la signification du mot : mystère, je n'ai jamais rien cherché, rien trouvé, il a tort d'insister.

L'orage qui, par instants, sort de la brume me tourne les yeux et les épaules. L'espace a alors des portes et des fenêtres. Le voyageur me déclare que je ne suis plus le même. Plus le même ! Je ramasse les débris de toutes mes merveilles. C'est la grande femme qui m'a dit que ce sont des débris de merveilles, ces débris. Je les jette aux ruisseaux vivaces et pleins d'oiseaux. La mer, la calme mer est entre eux comme le ciel dans la lumière. Les couleurs aussi, si l'on me parle des couleurs, je ne regarde plus. Parlez-moi des formes, j'ai grand besoin d'inquiétude.

Grande femme, parle-moi des formes, ou bien je m'endors et je mène la grande vie, les mains prises dans la tête et la tête dans la bouche, dans la bouche bien close, langage intérieur.

L’amoureuse

Elle est debout sur mes paupières
Et ses cheveux sont dans les miens,
Elle a la forme de mes mains,
Elle a la couleur de mes yeux,
Elle s’engloutit dans mon ombre
Comme une pierre sur le ciel.

Elle a toujours les yeux ouverts
Et ne me laisse pas dormir.
Ses rêves en pleine lumière
Font s’évaporer les soleils,
Me font rire, pleurer et rire,
Parler sans avoir rien à dire.

Le sourd et l’aveugle

Gagnerons-nous la mer avec des cloches
Dans nos poches, avec le bruit de la mer
Dans la mer, ou bien serons-nous les porteurs
D’une eau plus pure et silencieuse ?

L’eau se frottant les mains aiguise des couteaux
Les guerriers ont trouvé leurs armes dans les flots
Et le bruit de leurs coups est semblable à celui
Des rochers défonçant dans la nuit les bateaux.

C’est la tempête et le tonnerre. Pourquoi pas le silence

Du déluge, car nous avons en nous tout l'espace rêvé
Pour le plus grand silence et nous respirerons
Comme le vent des mers terribles, comme le vent

Qui rampe lentement sur tous les horizons.

L'habitude

Toutes mes petites amies sont bossues :
Elles aiment leur mère.
Tous mes animaux sont obligatoires,
Ils ont des pieds de meuble
Et des mains de fenêtre.
Le vent se déforme,
Il lui faut un habit sur mesure,
Démesuré.
Voilà pourquoi
Je dis la vérité sans la dire.

Dans la danse

Petite table enfantine,
il y a des femmes dont les yeux sont comme des morceaux de sucre,
il y a des femmes graves comme les mouvements de l'amour qu'on ne surprend pas,
il y a des femmes au visage pâle
d'autres comme le ciel à la veille du vent.
Petite table dorée des jours de fête,
il y a des femmes de bois vert et sombre :

celles qui pleurent,
de bois sombre et vert :
celles qui rient.

Petite table trop basse ou trop haute,
il y a des femmes grasses
avec des ombres légères,
il y a des robes creuses,
des robes sèches,
des robes que l'on porte chez soi et que l'amour ne fait jamais sortir.
Petite table,
je n'aime pas les tables sur lesquelles je danse,
je ne m'en doutais pas.

Le jeu de construction

à Raymond Roussel.

L'homme s'enfuit, le cheval tombe,
La porte ne peut pas s'ouvrir,
L'oiseau se tait, creusez sa tombe,
Le silence le fait mourir.

Un papillon sur une branche
Attend patiemment l'hiver,
Son cœur est lourd, la branche penche,
La branche se plie comme un ver.

Pourquoi pleurer la fleur séchée
Et pourquoi pleurer les lilas ?
Pourquoi pleurer la rose d'ambre ?

Pourquoi pleurer la pensée tendre ?
Pourquoi chercher la fleur cachée
      Si l'on n'a pas de récompense ?

      — Mais pour ça, ça et ça.

Entre autres

À l'ombre des arbres
Comme au temps des miracles,

Au milieu des hommes
Comme la plus belle femme,

Sans regrets, sans honte,
J'ai quitté le monde.

— Qu'avez-vous vu ?

— Une femme jeune, grande et belle
En robe noire très décolletée.

Giorgo de Chirico

Un mur dénonce un autre mur
Et l'ombre me défend de mon ombre peureuse.
Ô tour de mon amour autour de mon amour,
Tous les murs filaient blanc autour de mon silence.

Toi, que défendais-tu ? Ciel insensible et pur
Tremblant tu m'abritais. La lumière en relief
Sur le ciel qui n'est plus le miroir du soleil,
Les étoiles de jour parmi les feuilles vertes,

Le souvenir de ceux qui parlaient sans savoir,
Maîtres de ma faiblesse et je suis à leur place
Avec des yeux d'amour et des mains trop fidèles
Pour dépeupler un monde dont je suis absent.

Bouche usée

Le rire tenait sa bouteille
À la bouche riait la mort
Dans tous les lits où l'on dort
Le ciel sous tous les corps sommeille

Un clair ruban vert à l'oreille
Trois boules une bague en or
  Elle porte sans effort
Une ombre aux lumières pareille

Petite étoile des vapeurs
Au soir des mers sans voyageurs
Des mers que le ciel cruel fouille

Délices portées à la main
Plus douce poussière à la fin
Les branches perdues sous la rouille.

Dans le cylindre des tribulations

Que le monde m'entraîne et j'aurai des souvenirs.

Trente filles au corps opaque, trente filles divinisées par l'imagination, s'approchent de l'homme qui repose dans la petite vallée de la folie.

L'homme en question joue avec ferveur. Il joue contre lui-même et gagne. Les trente filles en ont vite assez. Les caresses du jeu ne sont pas celles de l'amour et le spectacle n'en est pas aussi charmant, séduisant et agréable.

Je parle de trente filles au corps opaque et d'un joueur heureux. Il y a aussi, dans une ville de laine et de plumes, un oiseau sur le dos d'un mouton. Le mouton, dans les fables, mène l'oiseau en paradis.

Il y a aussi les siècles personnifiés, la grandeur des siècles présents, le vertige des années défendues et des fruits perdus.

Que les souvenirs m'entraînent et j'aurai des yeux ronds comme le monde.

Denise disait aux merveilles

Le soir traînait des hirondelles. Les hiboux
Partageaient le soleil et pesaient sur la terre
Comme les pas jamais lassés d’un solitaire
Plus pâle que nature et dormant tout debout.

Le soir traînait des armes blanches sur nos têtes.
Le courage brûlait les femmes parmi nous,
Elles pleuraient, elles criaient comme des bêtes,
Les hommes inquiets s’étaient mis à genoux.

Le soir, un rien, une hirondelle qui dépasse,
Un peu de vent, les feuilles qui ne tombent plus,
Un beau détail, un sortilège sans vertus
Pour un regard qui n’a jamais compris l’espace.

La bénédiction

À l’aventure, en barque, au nord.
Dans la trompette des oiseaux
Les poissons dans leur élément.

L’homme qui creuse sa couronne
Allume un brasier dans la cloche,
Un beau brasier-nid-de-fourmis.

Et le guerrier bardé de fer
Que l'on fait rôtir à la broche
Apprend l'amour et la musique.

La malédiction

Un aigle, sur un rocher, contemple l'horizon béat. Un aigle défend le mouvement des sphères. Couleurs douces de la charité, tristesse, lueurs sur les arbres décharnés, lyre en étoile d'araignée, les hommes qui sous tous les cieux se ressemblent sont aussi bêtes sur la terre qu'au ciel. Et celui qui traîne un couteau dans les herbes hautes, dans les herbes de mes yeux, de mes cheveux et de mes rêves, celui qui porte dans ses bras tous les signes de l'ombre, est tombé, tacheté d'azur, sur les fleurs à quatre couleurs.

Silence d'évangile

Nous dormons avec des anges rouges qui nous montrent le désert sans minuscules et sans les doux réveils désolés. Nous dormons. Une aile nous brise, évasion, nous avons des roues plus vieilles que les plumes envolées, perdues, pour explorer les cimetières de la lenteur, la seule luxure.

*

La bouteille que nous entourons des linges de nos blessures ne résiste à aucune envie. Prenons les cœurs, les cerveaux, les muscles de la rage, prenons les fleurs invisibles des blêmes jeunes filles et des enfants noués, prenons la main de la mémoire, fermons les yeux du souvenir, une théorie d'arbres délivrés par les voleurs nous frappe et nous divise, tous les morceaux sont bons. Qui les rassemblera : la terreur, la souffrance ou le dégoût ?

*

Dormons, mes frères. Le chapitre inexplicable est devenu incompréhensible. Des géants passent en exhalant des plaintes terribles, des plaintes de géant, des plaintes comme l'aube veut en pousser, l'aube qui ne peut plus se plaindre, depuis le temps, mes frères, depuis le temps.

Sans rancune

Larmes des yeux, les malheurs des malheureux,
Malheurs sans intérêt et larmes sans couleurs.
Il ne demande rien, il n'est pas insensible,
Il est triste en prison et triste s'il est libre.

Il fait un triste temps, il fait une nuit noire
À ne pas mettre un aveugle dehors. Les forts
Sont assis, les faibles tiennent le pouvoir
Et le roi est debout près de la reine assise.

Sourires et soupirs, des injures pourrissent
Dans la bouche des muets et dans les yeux des lâches,
Ne prenez rien : ceci brûle, cela flambe !
Vos mains sont faites pour vos poches et vos fronts,

*

Une ombre…
Toute l'infortune du monde
Et mon amour dessus
Comme une bête nue.

Celle qui n'a pas la parole

Les feuilles de couleur dans les arbres nocturnes
Et la liane verte et bleue qui joint le ciel aux arbres,
Le vent à la grande figure

Les épargne. Avalanche, à travers sa tête transparente
La lumière, nuée d'insectes, vibre et meurt.

Miracle dévêtu, émiettement, rupture
Pour un seul être.

La plus belle inconnue
Agonise éternellement.

Étoiles de son cœur aux yeux de tout le monde.

Nudité de la vérité

Je le sais bien.

Le désespoir n'a pas d'ailes,
L'amour non plus,
Pas de visage,
Ne parlent pas,
Je ne bouge pas,
Je ne les regarde pas,
Je ne leur parle pas
Niais je suis bien aussi vivant que mon amour et que mon désespoir.

Perspective

Un millier de sauvages
S'apprêtent à combattre.
Ils ont des armes,
Ils ont leur cœur, grand cœur,
Et s'alignent avec lenteur
Devant un millier d'arbres verts
Qui, sans en avoir l'air,
Tiennent encore à leur feuillage.

Ta foi

Suis-je autre chose que ta force ?
Ta force dans tes bras,
Ta tête dans tes bras,
Ta force dans le ciel décomposé,
Ta tête lamentable,
Ta tête que je porte.
Tu ne joueras plus avec moi,
Héroïne perdue,
Ma force bouge dans tes bras.

Mascha riait aux anges

L'heure qui tremble au front du temps tout embrouillé

Un bel oiseau léger plus vif qu'une poussière
Traîne sur un miroir un cadavre sans tête
Des boules de soleil adoucissent ses ailes
Et le vent de son vol affole la lumière

Le meilleur a été découvert loin d'ici.

Les petits justes

Sur la maison du rire
Un oiseau rit dans ses ailes.
Le monde est si léger
Qu'il n'est plus à sa place
Et si gai
Qu'il ne lui manque rien.

*

Pourquoi suis-je si belle ?
Parce que mon maître me lave.

*

Avec tes yeux je change comme avec les lunes
Et je suis tour à tour et de plomb et de plume,
Une eau mystérieuse et noire qui t'enserre
Ou bien dans tes cheveux ta légère victoire.

*

Une couleur madame, une couleur monsieur
Une aux seins, une aux cheveux,
    La bouche des passions
    Et si vous voyez rouge
La plus belle est à vos genoux[6].

*

À faire rire la certaine
Était-elle en pierre ?
Elle s'effondra.

*

Les hommes qui changent et se ressemblent
Ont, au cours de leurs jours, toujours fermé les yeux
Pour dissiper la brume de dérision
Etc…

DÉFENSE DE SAVOIR
(1928)

I

[I]

Ma présence n’est pas ici.
Je suis habillé de moi-même.
Il n’y a pas de planète qui tienne
La clarté existe sans moi.

Née de ma main sur mes yeux
Et me détournant de ma voie
L’ombre m’empêche de marcher
Sur ma couronne d’univers,
Dans le grand miroir habitable,
Miroir brisé, mouvant, inverse
Où l’habitude et la surprise
Créent l’ennui à tour de rôle.

[II]

L’aventure est pendue au cou de son rival
L’amour dont le regard se retrouve ou s’égare
Sur les places des yeux désertes ou peuplées.

Toutes les aventures de la face humaine,
Cris sans échos, signes de mort, temps hors mémoire,

Tant de beaux visages, si beaux

Que les larmes les cachent,
Tant d'yeux aussi sûrs de leur nuit
Que des amants mourant ensemble,
Tant de baisers sous roche et tant d'eau sans nuages,
Apparitions surgies d'absences éternelles,
Tout était digne d'être aimé,
Les trésors sont des murs et leur ombre est aveugle
Et l'amour est au monde pour l'oubli du monde.

[III]

Accrochés aux désirs de vitesse
Et cernant de plomb les plus lents
Les murs ne se font plus face.
Des êtres multiples, des éventails d'êtres,
Des êtres-chevelures
Dorment dans un reflet sanglant.
Dans sa rage fauve
La terre montre ses paumes.

Les yeux se sont fermés
Parce que le front brûle.
Courage nocturne. Diminuer l'ombre
De moitié. Miroir de l'ombre,
Moitié du monde. La tête tombe
Entre le sommeil et le rêve.

[IV]

Il fait toujours nuit quand je dors,
Nuit supposée, imaginaire
Qui ternit au réveil toutes les transparences.

La nuit use la vie. Mes yeux que je délivre
N'ont jamais rien trouvé à leur puissance.

[V]

Les hommes errants, plus forts que les nains habituels,
Ne se rencontrent pas. L'on raconte
Qu'ils se dévoreraient. La force de la force…
Carcasses de connaissances, carcasses d'ânes,
Toujours rôdant dans les cerveaux et dans les chairs,
Vous êtes bien téméraires dans vos suppositions.

Savante dégradation des blancs,
Au ventre à table tout le matériel nécessaire.
L'espoir sur tous les yeux met ses verres taillés,
Le cœur, on s'aperçoit que, malgré tout, l'on vit,
Tandis qu'aux plages nues un seul homme, inusable,
Confond toute couleur avec la ligne droite,
Mêle toute pensée à l'immobilité
Insensible de sa présence éternelle
Et fait le tour du monde et fait le tour du temps
La tête prisonnière dans son corps lié.

[VI]

La nuit, les yeux les plus confiants nient
Jusqu'à l'épuisement :
La nuit sans une paille,
Le regard fixe, dans une solitude d'encre.

[VII]

Quel beau spectacle, mais quel beau spectacle
À proscrire. Sa visibilité parfaite

Me rendrait aveugle.

Des chrysalides de mes yeux
Naîtra mon sosie ténébreux.
Parlant à contre-jour, soupçonnant, devinant,
Il comble le réel.
Et je soumets le monde dans un miroir noir.
Et j'imagine ma puissance,
– Il fallait n'avoir rien commencé, rien fini –
J'efface mon image, je souffle ses halos :
Toutes les illusions de la mémoire,
Tous les rapports ardents du silence et des rêves,
Tous les chemins vivants, tous les hasards sensibles.
Je suis au cœur du temps et je cerne l'espace.

[VIII]

Hésité et perdu. Succomber en soi-même.
Table d'imagination. Calcule encore.
Tu peux encore tendre tes derniers pièges,
De la douleur, de la terreur.
La chute est à tes pieds, mordre c'est devant toi,
Les griffes se répandent comme du sang
Autour de toi.
Voici que le déluge sort sa tête de l'eau,
Sort sa tête du feu.
Et le soleil noue ses rayons, cherche ton front

Pour te frapper sans cesse,
Pour te voler aux nuits.
Beaux sortilèges impuissants !
Tu ne sais plus souffrir,

Tu recules, insensible, invariable, concret,
Dans l’oubli de la force et de toutes ses formes
Et ton ombre est une serrure.

II

[I]

Une vaste retraite, horizons disparus,
Un monde suffisant, repaire de la liberté.
Les ressemblances ne sont pas en rapport,
Elles se heurtent.
Toutes les blessures de la lumière,
Tous les battements des paupières
Et mon cœur qui se bat.
Nouveauté perpétuelle des refus,
Les colères ont prêté serment.
Je lirai bientôt dans tes veines,
Ton sang te transperce et t'éclaire,
Un nouvel astre de l'amour se lève de partout.

[II]

Au premier éclat, tes mains ont compris
– Elles étaient un rideau de phosphore –
Elles ont compris la mimique étoilée
De l'amour et sa splendeur nocturne,
Gorge d'ombre où les yeux du silence
S'ouvrent et se donnent en mille feux.

Vivante à n'en plus finir
Ou morte, incarnation de la mémoire,
De ton existence sans moi.
Je me suis brisé sur les rochers de mon corps
Avec un enfant que j'étranglais

Et ses lèvres devenaient froides
En rêve.
D'autres ont les yeux cernés,
Gelés, impurs et pourrissants
Dans un miroir indifférent
Qui prend les morts pour habituels.

Les espoirs, les désespoirs sont effacés,
Les règnes abolis, les tourments, les tourmentes
Se coiffent de mépris,
Les astres sont dans l'eau, la beauté n'a plus d'ombres,
Tous les yeux se font face et des regards égaux
Partagent la merveille d'être en dehors du temps.

[III]

Ce que je te dis ne me change pas,
Je ne vais pas du plus grand au plus petit.
Regarde-moi :
La perspective ne joue pas pour moi.
Je tiens ma place
Et tu ne peux pas t'en éloigner.

Il n'y a plus rien autour de moi
Et, si je me détourne, rien est à deux faces :
Rien et moi.

[IV]

Ma mémoire bat les cartes,
Les images pensent pour moi.
Je ne peux pas te perdre,
C'est la fleur du secret,
Un incendie à découvrir.

Des yeux se ferment sur tes épaules,
La lumière les réunit.

L'aile de la vue par tous les vents
Étend son ombre par la nuit.
Et nul n'y pense, nul n'en rêve
Et les esclaves vivent très vieux
Et les autres inventent la mort.
La mort tombe mal, inconcevable.
Ils font du suicide un besoin,
Des êtres immobiles s'ensevelissent
Dans l'espace qui les détruit.
Ils envahissent la solitude
Et leur corps n'a plus de forme.

Dans les ramures hautes,
Tous les oiseaux et leur forêt.
Ils refusent au son ses mille différences,
Les grands airs du soleil ne leur en imposent pas.
Le silence supprime les grâces de saison.
Ce verre sur le marbre noir,
Un seul hiver, incassable,
À enfermer
Avec l'aube aux yeux de serpent
Qui se dresse, solitaire,
Sur le sperme des premiers jours,
Les feux noyés du verre.

À calculer
La sécheresse des îles de dimension
Que mon sang baigne.
Elles sont conçues à la mesure de la rosée,
À la mesure du regard limpide
Dont je les nargue.

Il y a des sources sur la mer
Dans les bateaux qui me ramènent
Et des spectacles en couleurs
Dans les désastres à face humaine.
J'ai fait l'amour en dépit de tout,
L'on vit de ce qu'on n'apprend pas,
Comme une abeille dans un obus,
Comme un cerveau tombant de haut,
De plus haut.
La pâleur n'indique rien, c'est un gouffre.
Que ne puis-je écrire !
Les lettres sont mon ignorance,
Entre les lettres, j'y suis.
Au néant des explorateurs,
Des rébus et des alphabets,
Avec le clin d'œil imbécile
Des survivants que rien n'étonne.
Ils sont trop, je ne peux leur donner
Qu'une nourriture empoisonnée.

La nuit simple me sert à te chercher, à me guider
Parmi tous les échos d'amour qui me répondent :
« Personne »
Sans bégayer.

[V]

Recéleuse du réel,
La crise et son rire de poubelle,
Le crucifiement hystérique
Et ses sentiers brûlés,
Le coup de cornes du feu,
Les menottes de la durée,

Le toucher masqué de pourriture,
Tous les bâillons du hurlement
Et des supplications d'aveugle.
Les pieuvres ont d'autres cordes à leur arc,
D'autres arcs-en-ciel dans les yeux.

Tu ne pleureras pas,
Tu ne videras pas cette besace de poussière
Et de félicités.
Tu vas d'un concret à un autre
Par le plus court chemin : celui des monstres.

[VI]

Tu réponds, tu achèves.
Le lourd secret d'argile
De l'homme, tu le piétines.
Tu supprimes les rues, les buts,
Tu te dresses sur l'enterré,
Ton ombre cache sa raison d'être,
Son néant ne peut s'installer.

Tu réponds, tu achèves.
J'abrège
Car tu n'as jamais dit que ton dernier mot.

[VII]

J'en ai pris un peu trop à mon aise,
J'ai soumis des fantômes aux règles d'exception
Sans savoir que je devais les reconnaître tous
En toi qui disparais pour toujours reparaître.

AU DÉFAUT DU SILENCE
(1925)

Je me suis enfermé dans mon amour, je rêve.

*

Qui de nous deux inventa l'autre ?

*

Visage perceur de murailles.

*

Ta chevelure d'oranges dans le vide du monde
Dans le vide des vitres lourdes de silence
Et d'ombre où mes mains nues cherchent tous tes reflets.

La forme de ton cœur est chimérique
Et ton amour ressemble à mon désir perdu.
Ô soupirs d'ambre, rêves, regards.

Mais tu n’as pas toujours été avec moi. Ma mémoire
Est encore obscurcie de t’avoir vue venir
Et partir. Le temps se sert de mots comme l’amour.

*

Elle m’aimait pour m’oublier, elle vivait pour mourir.

*

Dans les plus sombres yeux se ferment les plus clairs.

*

Les lumières dictées à la lumière constante et pauvre passent avec moi toutes les écluses de la vie. Je reconnais les femmes à fleur de leurs cheveux, de leur poitrine et de leurs mains. Elles ont oublié le printemps, elles pâlissent à perte d’haleine.

Et toi, tu te dissimulais comme une épée dans la déroute, tu t’immobilisais, orgueil, sur le large visage de quelque déesse méprisante et masquée. Toute brillante d’amour, tu fascinais l’univers ignorant.

Je t’ai saisie et depuis, ivre de larmes, je baise partout pour toi l’espace abandonné.

*

Amour, ô mon amour, j'ai fait vœu de te perdre.

*

Grimace, petite fille de naissance.

*

La forme de tes yeux ne m'apprend pas à vivre.

*

Et si je suis à d'autres, souviens-toi.

*

Ta bouche aux lèvres d'or n'est pas en moi pour rire
Et tes mots d'auréole ont un sens si parfait
Que dans mes nuits d'années, de jeunesse et de mort
J'entends vibrer ta voix dans tous les bruits du monde.

Dans cette aube de soie où végète le froid
La luxure en péril regrette le sommeil,
Dans les mains du soleil tous les corps qui s'éveillent
Grelottent à l'idée de retrouver leur cœur.

Souvenirs de bois vert, brouillard où je m'enfonce,
J'ai refermé les yeux sur moi, je suis à toi,
Toute ma vie t'écoute et je ne peux détruire
Les terribles loisirs que ton amour me crée.

*

Pleure, les larmes sont les pétales du cœur.

*

Où es-tu ? Tournes-tu le soleil de l'oubli dans mon cœur ?

*

Donne-toi, que tes mains s'ouvrent comme des yeux.

*

Folle, évadée, tes seins sont à l'avant.

*

À maquiller la démone, elle pâlit.

*

Elle est – mais elle n'est qu'à minuit quand tous les oiseaux blancs ont refermé leurs ailes sur l'ignorance des ténèbres, quand la sœur des myriades de perles a caché ses deux mains dans sa chevelure morte, quand le triomphateur se plaît à sangloter, las de ses dévotions à la curiosité, mâle et brillante armure de luxure. Elle est si douce qu'elle a transformé mon cœur. J'avais peur des grandes ombres qui tissent les tapis du jeu et les toilettes, j'avais peur des contorsions du soleil le soir, des incassables branches qui purifient les fenêtres de tous les confessionnaux où des femmes endormies nous attendent.

Ô buste de mémoire, erreur de forme, lignes absentes, flamme éteinte dans mes yeux clos, je suis devant ta grâce comme un enfant dans l'eau, comme un bouquet dans un grand bois. Nocturne, l'univers se meut dans ta chaleur et les villes d'hier ont des gestes de rue plus délicats que l'aubépine, plus saisissants que l'heure. La terre au loin se brise en sourires immobiles, le ciel enveloppe la vie : un nouvel astre de l'amour se lève de partout – fini, il n'y a plus de preuves de la nuit.

POÈMES POUR LA PAIX
(1918)

Monde ébloui, Monde étourdi.

I

Toutes les femmes heureuses ont
Retrouvé leur mari – il revient du soleil
Tant il apporte de chaleur.
Il rit et dit bonjour tout doucement
Avant d'embrasser sa merveille.

II

Splendide, la poitrine cambrée légèrement.
Sainte ma femme, tu es à moi bien mieux qu'au temps
Où avec lui, et lui, et lui, et lui, et lui,
Je tenais un fusil, un bidon – notre vie !

III

Tous les camarades du monde,
Ô ! mes amis !
Ne valent pas à ma table ronde
Ma femme et mes enfants assis,
Ô ! mes amis !

IV

Après le combat dans la foule,
Tu t’endormais dans la foule.
Maintenant, tu n’auras qu’un souffle près de toi,
Et ta femme partageant ta couche
T’inquiétera bien plus que les mille autres bouches.

V

Mon enfant est capricieux –
Tous ses caprices sont faits.
J’ai un bel enfant coquet
Qui me fait rire et rire.

VI

Travaille.
Travail de mes dix doigts et travail de ma tête,
Travail de Dieu, travail de bête,
Ma vie et notre espoir de tous les jours,
La nourriture et notre amour.
Travaille.

VII

Ma belle, il nous faut voir fleurir
La rose blanche de ton lait.
Ma belle, il faut vite être mère,
Fais un enfant à mon image…

VIII

J’ai eu longtemps un visage inutile,
Mais maintenant

J’ai un visage pour être aimé,
J’ai un visage pour être heureux.

IX

Il me faut une amoureuse,
Une vierge amoureuse,
Une vierge à la robe légère.

X

Je rêve de toutes les belles
Qui se promènent dans la nuit,
Très calmes,
Avec la lune qui voyage.

XI

Toute la fleur des fruits éclaire mon jardin,
Les arbres de beauté et les arbres fruitiers.
Et je travaille et je suis seul en mon jardin.
Et le Soleil brûle en feu sombre sur mains.

PREMIERS POÈMES (1913-1918)

Le fou parle

C’est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.
Elles passent là-bas, l’une à l’autre pressée.
La jeune m’a giflé, la vieille m’a fessé.

Je vous jure pourtant que je les aimais bien ;
Mais, constamment, j’avais le besoin bénin
D’exiger trop d’amour : ses larmes et son sein.

Je vous jure, monsieur, qu’elles m’ont bien aimé.
Ça n’est certes pas leur faute à toutes les deux
Si sans cesse je voulais être plus heureux.

C’est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.

Pour moi, elles ne sont qu’un même être et leurs charmes
Sont égaux ayant fait verser les mêmes larmes :
Ma mère a pleuré sur moi, qui sanglotais

Pour l’autre, refusant d’être à moi tout à fait ;
Je ne sais pas lequel de nous trois fut blessé…
C’est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.

Sourdine

Comme il fait moins froid ce soir !
Et comme les étoiles brillent !
Il fera beau demain matin
Dessus l’avenue de Versailles.
Il fera beau…
(Et l’air se perd comme une bille.)

Quand il fait beau, c’est agréable
De s’en aller de si matin,
Quand on sait que midi viendra
Avec la fin d’un long travail…
(Et l’air se perd comme une bille.)

Le long de l’avenue, c’est vrai
J’ai l’illusion de la campagne.
Il y a de si belles villas.
C’est vrai, j’aime tout cela !
(Et l’air est mort, l’air est perdu.)

1914.

*

La petite chérie arrive à Paris.
Paris fait du bruit. Paris fait du bruit

La petite chérie traverse la rue.
Le bruit tombe en pluie. Le bruit tombe en pluie

La petite chérie est sur le trottoir
Où de gros messieurs cossus et tout noirs

Empêchent son cœur de faire trop de bruit.

1915.

Un seul être

I

A fait fondre la neige pure,
A fait naître des fleurs dans l'herbe
Et le soleil est délivré.

Ô ! fille des saisons variées,
Tes pieds m'attachent à la terre
Et je l'aime toute l'année.

Notre amour rit de ce printemps
Comme de toute ta beauté,
Comme de toute ta bonté.

II

Flûte et violon,
Le rythme d'une chanson claire
Enlève nos deux cœurs pareils
Et les mouettes de la mer.

Oublie nos gestes séparés,
Le rire des sons s'éparpille,
Notre rêve est réalisé.

Nous posséderons l'horizon,
La bonne terre qui nous porte
Et l'espace frais et profond,
Flûte et violon.

III

Que te dire encore, amie ?
Le matin, dans le jardin,
Le rossignol avale la fraîcheur.
Le jour s'installe en nous
Et nous va jusqu'au cœur.

Le jour s'installe en nous.
Et tout le matin, cherchant le soleil
L'oiseau s'engourdit sur les branches fines.
Et fuyant le travail, nous allons au soleil
Avec des yeux contents et des membres légers.

Tu connais le retour, amie,
C'est entre nous que l'oiseau chante,
Le ciel s'orne de son vol,
Le ciel devenu sombre
Et la verdure sombre.

IV

La mer tout entière rayonne,
La mer tout entière abandonne
La terre et son obscur fardeau.

Rêve d'un monde disparu
Dont tu conserves la vertu
Ou rêve plutôt

Que tu m'as gardé sur les flots
Que la lumière… Et sous le soleil
Le vent qui s'en va de la terre immense.

Mon dernier poème

J’ai peint des terres désolées
et les hommes sont fatigués
de la joie toujours éloignée.
J’ai peint des terres désolées
où les hommes ont leurs palais.

J’ai peint des cieux toujours pareils,
la mer qui a tous les bateaux,
la neige, le vent et la pluie.
J’ai peint des cieux toujours pareils
Où les hommes ont leurs palais.

J’ai usé les jours et les jours
de mon travail, de mon repos.
Je n’ai rien troublé. Bienheureux,
ne demandez rien et j’irai
frapper à la porte du feu.

1917.

Pour vivre ici

Ton rire est comme un tourbillon de feuilles mortes
Froissant l'air chaud, l'enveloppant, quand vient la pluie.
Amer, tu annules toute tragédie,
Et ton souci d'être un homme, ton rire l'emporte.

Je voudrais t'enfermer avec ta vieille peine
Abandonnée, qui te tient si bien quitte,
Entre les murs nombreux, entre les ciels nombreux
De ma tristesse et de notre raison.

Là, tu retrouverais tant d'autres hommes,
Tant d'autres vies et tant d'espoirs
Que tu serais forcé de voir
Et de te souvenir que tu as su mentir…

Ton rire est comme un tourbillon de feuilles mortes.

*

Le vent passe en les branches mortes
Comme ma pensée en les livres,
Et je suis là, sans voix, sans rien,
Et ma chambre s'emplit de ma fenêtre ouverte.

En promenades, en repos, en regards
Pour de l'ombre ou de la lumière
Ma vie s'en va, avec celle des autres.

Le soir vient, sans voix, sans rien.
Je reste là, me cherchant un désir, un plaisir ;
Et, vain, je n'ai qu'à m'étonner d'avoir eu à subir
Ma douleur, comme un peu de soleil dans l'eau froide

1918.

LE DEVOIR
(1916)

à Fernand Fontaine,
cl. 1916, tué le 20 juin 1915.

Il y a tant de choses,
Il faudrait faire attention !
Vous êtes bien blâmables !
Les sauvages disaient cela.
Tu ne leur pardonnais pas
Quand nous étions ensemble.

La ville se dénoue un soir…
Tu vas jouer du violon.
À la Bastille on se sépare :
« Penseras-tu à tes devoirs ? »
L'Indépendance est aux garçons.
Nous la cherchions
Quand nous étions ensemble.

Toute la terre, l'homme souffre
Et ton sang déchire le sol !…
Ils t'ont laissé au bord d'un gouffre !

Maintenant, ils sont bien seuls.

*

Ils se perdent dans le silence,
Ivres prodigieusement.
L'équilibre de leur balance
Serait tonnerre en se rompant.

S'il y avait un intérêt
Dans la rumeur du ciel en flammes
L'aviateur illuminerait
Et nous laisserait.

*

La troupe qui rit toute vive dans l'ombre
Pour un soir peut boire sans envie…
À la bougie que les quarts sont jolis
Et les chansons qui finissent aussi.

Tout le jour des cris sans nombre
Pour une fête très douce à souhaiter
Ont bondi de tous les côtés,
Car ce fut fête de préférés…

En accrochant aux murs les couleurs qui le flattent
Demain chacun saura que la joie adorable
Est partie pour toujours. Et tous les gestes nus
Seront accompagnés de mots de bienvenue
Pareils à la pitié qui suit un misérable.

*

La mer qui a tous les bateaux
N'est pas plus grande que l'endroit
Où dansaient, au son d'un roseau,
Les hommes d'un pays moins froid
Que celui-ci, pays de boue et d'eau.

La place nous semblait si grande,
Nous avions tant besoin d'être serrés
Que sans certains – qu'on les défende ! –
Les danseurs étaient écrasés
Et nous prenions chaud autour d'eux,
Tout auprès d'eux !

*

Couchons-nous, mon vieux, il est tard.
C'est notre tâche d'être diurnes,
C'est notre tâche !
et l'infortune
Des autres d'ouvrir l'œil la nuit
Nous touche – mais ils ont dormi !

Personne ne doit plus passer
Sur la route et les églantiers
Mettent seuls dans le fossé
Leurs paumes claires ou bien rosées
Qu'aucune épine n'égratigne.

Couchons-nous, mon vieux, il est tard.
Assez jouer, assez boire.
Quittons l'arme et la ceinture

Et déplions les couvertures
Où dorment des bêtes noires.

*

Les soldats s'en vont par les avoines hautes
En chantant un refrain en l'air…
Le soleil entier sur leurs capotes
Les soldats s'en vont par les avoines hautes
Légers de la bonne manière.

Voyez au loin le trèfle vert
Cousu de gros fil rosé
Et les carrières
Qui sont comme des nuages au fond d'une vallée.

Légers de la bonne manière,
Ignorants du sac qui ne bouge
Et du fusil qui peint en rouge,
Ils vont, très vite, sans s'attendre…

Oh ! vivre un moins terrible exil du ciel très tendre !

*

Soldats casqués, fleuris, chantant et détruisant.
Toujours, très lents,
Camions, canons, mi-roues renouvelées dans les blés,

Calme attente.

Le soir, le soleil qui se couche
Comme un fardeau glisse d'une épaule.

*

Travaille-tout,
Creuse des trous
Pour des squelettes de rien du tout.

*

Point de tombes en les forêts.
L'ombre attendait ces échappées
Que nous faisons vers la clarté
Tous ensemble, en brisant les branches.

Les troncs qu'au repos l'on tatoue
Ne connaîtront pas nos couteaux.
« Si tu veux, ralentis un peu,
Et c'est tout. »

Quelqu'un sait-il où nous allons ?
Allons-nous délivrer la joie
Qui est en nous, que nous cachons
Comme un arbre cache ses racines ?

Ou bien suivrons-nous toujours cette voie ?

*

Je mènerai mon enfant
Partout où je n’ai pas été.
Avec lui sur du marbre blanc,
Dans des palais d’Orient
Je rirai aux gens de couleur.

Et aussi sous le soleil clair
Qui éclaire toute la terre
Pour ceux qui n’ont jamais pu faire
Tout ce que j’ai fait,

Pour ceux qui n’ont pas vu
Tout ce que j’ai vu.

LE DEVOIR ET L'INQUIÉTUDE
(1917)
suivi de
LE RIRE D'UN AUTRE

Fidèle

Vivant dans un village calme
D'où la route part longue et dure
Pour un lieu de sang et de larmes
Nous sommes purs.

Les nuits sont chaudes et tranquilles
Et nous gardons aux amoureuses
Cette fidélité précieuse
Entre toutes : l'espoir de vivre.

Supplice

I

Tous ceux qui se chauffaient
À un bon feu l'hiver
Trouvent la chose amère :
On les a destitués.

Ils se gonflaient l'âme et le corps
De chaleurs infinies,
N'étaient dehors
Que pour prouver leur chaude vie.

Ils ont les pieds gelés,
Ils ont les yeux gelés
Et rêvent de sanglots
Pour le feu désolé
Qui couve un tas d'oiseaux
Point encore emplumés.

II

Et que le feu me brûle !
Il est toujours si loin
Que le plus court chemin
Me montre ridicule
Aux rêveurs du chemin.

Dites la chose affreuse :
Toutes les mains sont froides
Et la nuit nous font mal
Car la terre on la creuse
Avec une hâte affreuse
La nuit, et avec tant de mal !

Oh ! toute cette vie,
Tout près de moi, le feu qui brûle…
Dites ? serais-je ridicule ?
Oh ! vous tous, transis, hardis,
Je vous le dis : Notre vie brûle !

*

J’aime ce poème.

Ce n’est pas tous les jours dimanche
Et longue joie… Il faut partir.
La peur de ne pas revenir
Fait que son sort ne change.

Je sais ce qu’il a vu,
Ses enfants à la main,
Gais et si fiers de ce butin,
Dans les maisons et dans les rues.

Il a vu l’endroit où est son bonheur,
Des corsages fleuris d’anneaux et de rondeurs,
Sa femme avec des yeux amusants et troublants,
Comme un frisson d’air après les chaleurs,
Et tout son amour de maître du sang.

*

Le plus tôt en allé
C’est bien notre douceur et notre pauvreté.

Contents d’avoir trouvé dans la pluie et le vent
Une tiède maison où boire et reposer
Mes bruyants compagnons ont secoué leur capote
Et pour rêver ici, plus tard, de ce bonheur
Qui va les prendre pour toujours, ils crient très fort.

Leurs grands gestes font peur au grand froid du dehors.

*

Me souciant d'un ciel dévasté,
De la pluie qui va nous mouiller
Je vais pensant au grand bonheur
Qui nous saisirait si nous voulions.

Le devoir et l'inquiétude
Partagent ma vie rude.
(C'est une grande peine
De vous l'avouer.)

Ça sent la verdure à plein nez.
Sur plein ciel, en plein ciel, le vol des hirondelles
Nous amuse et nous fait rêver…
Je rêve d'un espoir tranquille.

*

Tout est divers comme ce que la nuit laisse voir :
Visages des gens et promesses de gloire.

*

Je ne peux rien faire, je ne peux rien voir.

Quand on est vieux, il ne faut plus sortir.
Il faut rester dans la chambre avec le feu,
Avec de chauds vêtements et le jour adouci
Chaque soir par la nuit et la clarté des lampes.

Quand on est vieux, il ne faut plus lire.
Les mots sont mauvais et pour d'autres vies.
Il faut rester, les yeux perdus, l'air résigné
Dans un coin, sans bouger.

Quand on est vieux, il ne faut plus parler,
Il ne faut plus dormir… Il faut se souvenir
Que les autres pensent sans cesse :
« Quand on a tout vu, on est misérable ;
Et quand on est vieux c'est qu'on a tout vu ! »

*

Et passe et rage, fière,
Une vieille, tant mère

Qu'elle a tout consolé,
Tout contrôlé, volé

De ses yeux défunts
Comme un mauvais parfum.

Et passe et rage, fière,
Une vieille, une mère

Qui console avec soin

Et qui voit tout de loin.

Et passe et rage, fière,
Toute la pauvre mère.

*

Ces deux-là sont couchés côte à côte,
L'un dans un sens et l'autre dans l'autre.

Point de chanson : point de chanteurs.
Ils dorment bien et bien leur fasse !

Leur maman les veille, les yeux
Pleins de son malheur qu'elle garde

Précieusement, car les enfants
N'ont pas besoin d'être aussi grands

Que leurs parents.

*

Les filles folles, les filles folles, ohé ! ohé !
Passent par ici chaque lundi.

Passent par ici chaque lundi
Pour voir le grand travail se faire.
Ohé ! ohé !

Le sable aux nerfs usés
Ne crépite pas sous elles,

Car elles ne sont pas celles qui tentent.
Leur démarche est lasse et lente.

Elles sont folles ! ohé ! ohé !
Mais elles regardent bien

Le grand travail à faire.

Le rire d’un autre

Je suis parti avec eux.

« Moi, j’affirme qu’ils ne savent ce qu’ils disent. »

Vous devez les voir comme ils sont, pas beaux, pas grands. « Pas vrai », ajoute mon voisin.

Mais j’écoute attentivement, soigneusement. S’ils fredonnent un chant, je fais attention de n’en point perdre l’air « comme on perd ses billes, enfant ».

Vous qui lirez cela, défiez-vous de tout jugement.

Songez qu’ailleurs, tant d’hommes n’ont pas plus de sons que les pièces de bronze dont on paie leur misère.

Paris si gai !

C’est la guerre ! Rien n’est plus dur que la guerre l’hiver !

Je suis très sale (chez nous on ne marche pas sur le trottoir, ni dans la rue) mais quelle joie de venir ici se prélasser !

La ville est toujours ardente. Au cinéma, les gosses sifflent *la Dame aux Camélias.*

Et nous, nous demandons déjà à ceux qui traversent la ville pour aller ailleurs s’ils cherchent des diamants avec une charrue.

Notre mort

I

On nous enseigne trop la patience, la prudence – et que nous pouvons mourir.

Mourir, surpris par la plus furtive des lumières, la mort brusque.

« Moi, dans la Belle au bois dormant ! » railles-tu, nous faisant rire.

II

Je connais tous les chants des oiseaux.

Nous avons crié gaiement : « Nous allons à la guerre ! » aux gens qui le savaient bien.

Et nous la connaissions !

Oh ! le bruit terrible que mène la guerre parmi le monde et autour de nous ! Oh ! le bruit terrible de la guerre !

Cet obus qui fait la roue,
la mitrailleuse, comme une personne qui bégaie,
et ce rat que tu assommes d'un coup de fusil !

Pluie

« Le mal, c'est comme les enfants, sur terre on doit en avoir. » Tu dis cela tranquillement, tes deux yeux surveillant le soir.

Par ce temps qui délabre tout, as-tu donc un si grand souci que je ne vois rien de ta peine, que ton calme est presque méchant –

et que l'eau qui tombe entre nous tombe entre nous comme dans un trou ?

Crépuscule

Ce n'est pas la nuit, c'est la lune. Le ciel, doux comme un bol de lait, te fait sourire, vieil amoureux.

Et tu me parles d'eux. Ils ornent ton esprit, ils ornent ta maison, ils ornent notre vie.

Mon ami, ils sont trop : père, mère, enfants, femme, à n'être pas heureux.

Pourtant, ton rêve est calme,

et je calcule trop.

Au but

La vie entièrement conquise, on pourrait s'en aller chez soi.

« Les blés sont bien mûrs et la plaine immense. »

Sûrs d'être heureux pour toujours, on n'aurait plus de soucis.

« Ma plaine est immense et j'y bois l'oubli. »

Le rêve viendrait, la nuit, en dormant dans un bon lit !…

« Mes yeux sont mouillés et le soleil danse. »

LES ANIMAUX ET LEURS HOMMES, LES HOMMES ET LEURS ANIMAUX (1920)

Préface

Qu'une force honnête nous revienne.

Quelques poètes, quelques constructeurs qui vécurent jeunes nous l'avaient déjà enseigné.

Connaissons ce dont nous sommes capables.

La beauté ou la laideur ne nous paraissent pas nécessaires. Nous nous sommes toujours autrement souciés de la puissance ou de la grâce, de la douceur ou de la brutalité, de la simplicité ou du nombre.

La vanité qui pousse l'homme à déclarer ceci beau ou laid, et à prendre parti, est à la base de l'erreur raffinée de plusieurs époques littéraires, de leur exaltation sentimentale et du désordre qui en résulta.

Essayons, c'est difficile, de rester absolument purs. Nous nous apercevrons alors de tout ce qui nous lie.

Et le langage déplaisant qui suffit aux bavards, langage aussi mort que les couronnes à nos fronts semblables, réduisons-le, transformons-le en un langage charmant, véritable, de commun échange entre nous.

Pour moi, rien ne me semble meilleur signe de cette volonté que ce poème écrit depuis que je songe à cette page d'ouverture :

Salon

Amour des fantaisies permises,
Du soleil,
Des citrons,
Du mimosa léger.

Clarté des moyens employés :
Vitre claire,
Patience
Et vase à transpercer.

Du soleil, des citrons, du mimosa léger
Au fort de la fragilité
Du verre qui contient
Cet or en boules,
Cet or qui roule.

P. E.

LES ANIMAUX ET LEURS HOMMES

Animal rit

Le monde rit,
Le monde est heureux, content et joyeux.
La bouche s'ouvre, ouvre ses ailes et retombe.
Les bouches jeunes retombent,
Les bouches vieilles retombent.

Un animal rit aussi,
Étendant la joie de ses contorsions.
Dans tous les endroits de la terre
Le poil remue, la laine danse
Et les oiseaux perdent leurs plumes.

Un animal rit aussi
Et saute loin de lui-même.
Le monde rit,
Un animal rit aussi,
Un animal s'enfuit.

Cheval

Cheval seul, cheval perdu,
Malade de la pluie, vibrant d'insectes
Cheval seul, vieux cheval.

Aux fêtes du galop,

Son élan serait vers la terre,
Il se tuerait.

Et, fidèle aux cailloux,
Cheval seul attend la nuit
Pour n'être pas obligé
De voir clair et de se sauver.

Vache

On ne mène pas la vache
À la verdure rase et sèche,
À la verdure sans caresses.

L'herbe qui la reçoit
Doit être douce comme un fil de soie,
Un fil de soie doux comme un fil de lait.

Mère ignorée,
Pour les enfants, ce n'est pas le déjeuner,
Mais le lait sur l'herbe

L'herbe devant la vache,
L'enfant devant le lait.

Porc

Du soleil sur le dos, du soleil sur le ventre,
La tête grosse et immobile
Comme un canon,

Le porc travaille.

Poule

Hélas ! ma sœur, bête bête,
Ce n’est pas à cause de ton chant,
De ton chant pour l’œuf
Que l’homme te croit bonne.

Poissons

Les poissons, les nageurs, les bateaux
Transforment l’eau.
L’eau est douce et ne bouge
Que pour ce qui la touche.

Le poisson avance
Comme un doigt dans un gant,
Le nageur danse lentement
Et la voile respire.

Mais l’eau douce bouge
Pour ce qui la touche,
Pour le poisson, pour le nageur, pour le bateau
Qu’elle porte
Et qu’elle emporte.

Oiseau

Charmée… Oh ! pauvre fille !
Les oiseaux mettent en désordre
Le soleil aveuglant du toit,
Les oiseaux jouent à remplacer
Le soleil plus léger que l’huile
Qui coule entre nous.

Chien

Chien chaud,
Tout entier dans la voix, dans les gestes
De ton maître,
Prends la vie comme le vent,
Avec ton nez.

Reste tranquille.

Chat

Pour ne poser qu’un doigt dessus
Le chat est bien trop grosse bête.
Sa queue rejoint sa tête,
Il tourne dans ce cercle
Et se répond à la caresse.

Mais, la nuit, l’homme voit ses yeux
Dont la pâleur est le seul don.

Ils sont trop gros pour qu'il les cache
Et trop lourds pour le vent perdu du rêve.

Quand le chat danse
C'est pour isoler sa prison
Et quand il pense
C'est jusqu'aux murs de ses yeux.

Araignée

Découverte dans un œuf,
L'araignée n'y entrera plus.

LES HOMMES ET LEURS ANIMAUX

Modèle

Les filets des arbres ont pris beaucoup d'oiseaux
            Natures,
Les pattes des oiseaux ont pris les branches sûres
            À leurs os.

Homme utile

      Tu ne peux plus travailler. Rêve,
Les yeux ouverts, les mains ouvertes
            Dans le désert,
         Dans le désert qui joue
      Avec les animaux – les inutiles.

      Après l'ordre, après le désordre,
Dans les champs plats, les forêts creuses,
         Dans la mer lourde et claire,
      Un animal passe – et ton rêve
            Est bien le rêve du repos.

Plumes

L’homme voudrait être sorti
D’un fouillis d’ailes.
Très haut, le vent coule en criant
Le long d’une aile.

Mais la mère n’était pas là
Quand le nid s’envola,
Mais le ciel battait de l’aile
Quand le nid s’envola.

Et, désespoir du sol,
L’homme est couché dans ses paroles,
Au long des branches mortes,
Dans des coquilles d’œufs.

Chien (2)

Sonnettes, bras ballants, on ne vient pas jusqu’ici,
Sonnettes, portes ouvertes, rage de disparaître.
Tous les chiens s’ennuient
Quand le maître est parti.

Conduire

La rue est bientôt là,
À la rue le cheval.

Plus beau que le corbeau
Il lui faut un chemin.

Fine jambe, léger héros
Qui suit son maître vers le repos.

La rue est bientôt là :
On y court, on y marche, on y trotte,
On s'y arrête.

Manger

Si vous désirez la lourde chair,
Arrachez les bras, les mains et les doigts,
Déchirez les branches
Qui contenaient le ciel, l'espace.

Et vous tombez, c'est votre poids.

Mouillé

La pierre rebondit sur l'eau,
La fumée n'y pénètre pas.
L'eau, telle une peau

Que nul ne peut blesser
Est caressée
Par l'homme et par le poisson.

Claquant comme corde d'arc,

Le poisson, quand l'homme l'attrape,
Meurt, ne pouvant avaler
Cette planète d'air et de lumière.

Et l'homme sombre au fond des eaux
Pour le poisson
Ou pour la solitude amère
De l'eau souple et toujours close.

Patte

Le chat s'établit dans la nuit pour crier,
Dans l'air libre, dans la nuit, le chat crie.
Et, triste, à hauteur d'homme, l'homme entend son cri.

Vache (2)

Adieu !
Vaches plus précieuses
Que mille bouteilles de lait,

Précieuses aux jeunes qui se marient
Et dont la femme est jolie,

Précieuses aux vieux avec leur canne
Dont la richesse est chair, lait, terre,

Précieuses à qui veut bien vivre
De la nourriture ordinaire,
Adieu !

Fuir

L’araignée rapide,
Pieds et mains de la peur,
Est arrivée.

L’araignée,
Heureuse de son poids,
Reste immobile
Comme le plomb du fil à plomb.

Et quand elle repart,
Brisant tous les fils,
C’est la poursuite dans le vide
Qu’il faut imaginer,

Toute chose détruite.

Poule (2)

Il faut que la poule ponde :
Poule avec ses fruits mûrs,
Poule avec notre gain.

POUR VIVRE ICI
onze haï-kaïs
(1920)

[1]

À moitié petite,
La petite
Montée sur un banc.

[2]

Le vent
Hésitant
Roule une cigarette d'air.

[3]

Palissade peinte
Les arbres verts sont tout roses
Voilà ma saison.

[4]

Le cœur à ce qu'elle chante
Elle fait fondre la neige
La nourrice des oiseaux.

[5]

Paysage de paradis
Nul ne sait que je rougis
Au contact d'un homme, la nuit.

[6]

La muette parle
C'est l'imperfection de l'art
Ce langage obscur.

[7]

L'automobile est vraiment lancée
Quatre têtes de martyrs
Roulent sous les roues.

[8]

Roues des routes,
Roues fil à fil déliées,
Usées.

[9]

Ah ! mille flammes, un feu, la lumière,
Une ombre !
Le soleil me suit.

[10]

Femme sans chanteur,
Vêtements noirs, maisons grises,
L’amour sort le soir.

[11]

Une plume donne au chapeau
Un air de légèreté
La cheminée fume.

RÉPÉTITIONS
(1922)

Max Ernst

Dans un coin l'inceste agile
Tourne autour de la virginité d'une petite robe
Dans un coin le ciel délivré
Aux épines de l'orage laisse des boules blanches.

Dans un coin plus clair de tous les yeux
On attend les poissons d'angoisse.
Dans un coin la voiture de verdure de l'été
Immobile glorieuse et pour toujours.

À la lueur de la jeunesse
Des lampes allumées très tard
La première montre ses seins que tuent des insectes rouges.

Suite

Pour l'éclat du jour des bonheurs en l'air
Pour vivre aisément des goûts des couleurs
Pour se régaler des amours pour rire
Pour ouvrir les yeux au dernier instant

Elle a toutes les complaisances.

Manie

Après des années de sagesse
Pendant lesquelles le monde était aussi transparent qu'une aiguille
Roucouler s'agit-il d'autre chose ?
Après avoir rivalisé rendu grâces et dilapidé le trésor
Plus d'une lèvre rouge avec un point rouge
Et plus d'une jambe blanche avec un pied blanc
Où nous croyons-nous donc ?

L'invention

La droite laisse couler du sable.
Toutes les transformations sont possibles.

Loin, le soleil aiguise sur les pierres sa hâte d'en finir,
La description du paysage importe peu,
Tout juste l'agréable durée des moissons.

Clair avec mes deux yeux,
Comme l'eau et le feu.

*

Quel est le rôle de la racine ?
Le désespoir a rompu tous ses liens
Et porte les mains à sa tête.
Un sept, un quatre, un deux, un un.

Cent femmes dans la rue
Que je ne verrai plus.

*

L’art d’aimer, l’art libéral, l’art de bien mourir, l’art de penser, l’art incohérent, l’art de fumer, l’art de jouir, l’art du moyen âge, l’art décoratif, l’art de raisonner, l’art de bien raisonner, l’art poétique, l’art mécanique, l’art érotique, l’art d’être grand-père, l’art de la danse, l’art de voir, l’art d’agrément, l’art de caresser, l’art japonais, l’art de jouer, l’art de manger, l’art de torturer.

*

Je n’ai pourtant jamais trouvé ce que j’écris dans ce que j’aime.

Plus près de nous

Courir et courir délivrance
Et tout trouver tout ramasser
Délivrance et richesse
Courir si vite que le fil casse
Au bruit que fait un grand oiseau
Un drapeau toujours dépassé.

Porte ouverte

La vie est bien aimable.
Venez à moi, si je vais à vous c'est un jeu,
Les anges des bouquets dont les fleurs changent de couleur.

Suite (2)

Dormir, la lune dans un œil et le soleil dans l'autre,
Un amour dans la bouche, un bel oiseau dans les cheveux.
Parée comme les champs, les bois, les routes et la mer,
Belle et parée comme le tour du monde.

Fuis à travers le paysage,
Parmi les branches de fumée et tous les fruits du vent,
Jambes de pierre aux bas de sable,
Prise à la taille, à tous les muscles de rivière,

Et le dernier souci sur un visage transformé.

La parole

J’ai la beauté facile et c’est heureux.
Je glisse sur le toit des vents
Je glisse sur le toit des mers
Je suis devenue sentimentale
Je ne connais plus le conducteur
Je ne bouge plus soie sur les glaces
Je suis malade fleurs et cailloux
J’aime le plus chinois aux nues
J’aime la plus nue aux écarts d’oiseau
Je suis vieille mais ici je suis belle
Et l’ombre qui descend des fenêtres profondes
Épargne chaque soir le cœur noir de mes yeux.

La rivière

La rivière que j’ai sous la langue,
L’eau qu’on n’imagine pas, mon petit bateau,
Et, les rideaux baissés, parlons.

L’ombre aux soupirs

Sommeil léger, petite hélice,
Petite, tiède, cœur à l’air.
L’amour de prestidigitateur,
Ciel lourd des mains, éclairs des veines,

Courant dans la rue sans couleurs,
Pris dans sa traîne de pavés,
Il lâche le dernier oiseau
De son auréole d’hier –
Dans chaque puits, un seul serpent.

Autant rêver d’ouvrir les portes de la mer.

Nul

Ce qui se dit : J’ai traversé la rue pour ne plus être au soleil. Il fait trop chaud, même à l’ombre. Il y a la rue, quatre étages et ma fenêtre au soleil. Une casquette sur la tête, une casquette à la main, il vient me serrer la main. Voulez-vous ne pas crier comme ça, c’est de la folie !

*

Des aveugles invisibles préparent les linges du sommeil. La nuit, la lune et leur cœur se poursuivent.

*

À son tour un cri : « l'empreinte, l'empreinte, je ne vois plus l'empreinte. À la fin, je ne puis plus compter sur vous ! »

Poèmes

Le cœur sur l'arbre vous n'aviez qu'à le cueillir,
Sourire et rire, rire et douceur d'outre-sens.
Vaincu, vainqueur et lumineux, pur comme un ange,
Haut vers le ciel, avec les arbres.

Au loin, geint une belle qui voudrait lutter
Et qui ne peut, couchée au pied de la colline.
Et que le ciel soit misérable ou transparent
On ne peut la voir sans l'aimer.

Les jours comme des doigts repliant leurs phalanges.
Les fleurs sont desséchées, les graines sont perdues,
La canicule attend les grandes gelées blanches.

À l'œil du pauvre mort. Peindre des porcelaines.
Une musique, bras blancs tout nus.
Les vents et les biseaux s'unissent – le ciel change.

Limite

Songe aux souffrances taillées sous des voiles fautifs
Aux petits amateurs de rivières tournantes
Où promenade pour noyade
Nous irons sans plaisir
Nous irons ramer
Dans le cou des eaux

Nous aurons un bateau.

Les moutons

Ferme les yeux visage noir
Ferme les jardins de la rue
L'intelligence et la hardiesse
L'ennui et la tranquillité
Ces tristes soirs à tout moment
Le verre et la porte vitrée
Confortable et sensible
Légère et l'arbre à fruits
L'arbre à fleurs l'arbre à fruits
Fuient.

L’unique

Elle avait dans la tranquillité de son corps
Une petite boule de neige couleur d’œil
Elle avait sur les épaules
Une tache de silence une tache de rose
Couvercle de son auréole
Ses mains et des arcs souples et chanteurs
Brisaient la lumière

Elle chantait les minutes sans s’endormir.

La vie

Sourire aux visiteurs
Qui sortent de leur cachette
Quand elle sort elle dort.

Chaque jour plus matinale
Chaque saison plus nue
Plus fraîche

Pour suivre ses regards
Elle se balance.

Nul (2)

Il pose un oiseau sur la table et ferme les volets. Il se coiffe, ses cheveux dans ses mains sont plus doux qu’un oiseau.

*

Elle dit l’avenir. Et je suis chargé de le vérifier.

*

Le cœur meurtri, l’âme endolorie, les mains brisées, les cheveux blancs, les prisonniers, l’eau tout entière est sur moi comme une plaie à nu.

Intérieur

Dans quelques secondes
Le peintre et son modèle
Prendront la fuite.

Plus de vertus
Ou moins de malheurs
J’aperçois une statue

Une sorte d'amande
Une médaille vernie
Pour le plus grand ennui.

À côté

La nuit plus longue et la route plus blanche.
Lampes je suis plus près de vous que la lumière.
Un papillon l'oiseau d'habitude
Roue brisée de ma fatigue
De bonne humeur place
Signal vide et signal
À l'éventail d'horloge.

À côté (2)

Soleil tremblant
Signal vide et signal à l'éventail d'horloge
Aux caresses unies d'une main sur le ciel
Aux oiseaux entr'ouvrant le livre des aveugles
Et d'une aile après l'autre entre cette heure et l'autre
Dessinant l'horizon faisant tourner les ombres
Qui limitent le monde quand j'ai les yeux baissés.

L’impatient

Si triste de ses faux calculs
Qu’il inscrit ses nombres à l’envers
Et s’endort.

Une femme plus belle
Et n’a jamais trouvé,
Cherché les idées roses des quinze ans à peine,
Ri sans le savoir, sans un compliment
Aux jeunesses du temps.

À la rencontre
De ce qui passait à côté
L’autre jour,

De la femme qui s’ennuyait,
Les mains à terre,
Sous un nuage.

La lampe s’allumait aux méfaits de l’orage
Aux beaux jours d’Août sans défaillances,
La caressante embrassait l’air, les joues de sa compagne,
Fermait les yeux
Et comme les feuilles le soir
Se perdait à l’horizon.

Luire

Terre irréprochablement cultivée,
Miel d'aube, soleil en fleurs,
Coureur tenant encore par un fil au dormeur
(Nœud par intelligences)
Et le jetant sur son épaule :
« Il n'a jamais été plus neuf,
Il n'a jamais été si lourd. »
Usure, il sera plus léger,
Utile.
Clair soleil d'été avec :
Sa chaleur, sa douceur, sa tranquillité
Et, vite,
Les porteurs de fleurs en l'air touchent de la terre.

La grande maison inhabitable

Au milieu d'une île étonnante
Que ses membres traversent
Elle vit d'un monde ébloui.

La chair que l'on montre aux curieux
Attend là comme les récoltes
La chute sur les rives.

En attendant pour voir plus loin
Les yeux plus grands ouverts sous le vent de ses mains
Elle imagine que l'horizon a pour elle dénoué sa ceinture,

La mort dans la conversation

Qui a votre visage ?
La bonne et la mauvaise
La belle imaginable
Gymnastique à l'infini
Dépassant en mouvements
Les couleurs et les baisers
Les grands gestes la nuit.

Raison de plus

Les lumières en l'air,
L'air sur un tour moitié passé, moitié brillant,
Faites entrer les enfants,
Tous les saluts, tous les baisers, tous les remerciements.

Autour de la bouche
Son rire est toujours différent,
C'est un plaisir, c'est un désir, c'est un tourment,
C'est une folle, c'est la fleur, une créole qui passe.

La nudité, jamais la même.
Je suis bien laid.
Au temps des soins, des neiges, herbes en soins,
Neiges en foule,
Au temps en heures fixes,
Des souples satins des statues.
Le temple est devenu fontaine
Et la main remplace le cœur.

Il faut m'avoir connu à cette époque pour m'aimer,
sûr du lendemain.

Lesquels ?

Pendant qu'il est facile
Et pendant qu'elle est gaie
Allons nous habiller et nous déshabiller.

Rubans

L'alarme matérielle où, sans excuse, apparaît la douleur future.

C'est bien : presque insensible. C'est un signe de plus de dignité.

Aucun étonnement, une femme ou un gracieux enfant de toile fine et de paille, idées de grandeur,

Leurs yeux se sont levés plus tôt que le soleil.

*

Les sacrifiés font un geste qui ne dit rien parmi la dentelle de tous les autres gestes, imaginaires, à cinq ou six, vers le lieu de repos où il n'y a personne.

Constaté qu'ils se sont réfugiés dans les branches nues d'une politesse désespérée, d'une couronne taillée à coups de vent.

Prendre, cordes de la vie. Pouviez-vous prendre plus de libertés ?

*

De petits instruments,
Et les mains qui pétrissent un ballon pour le faire éclater, pour que le sang de l'homme lui jaillisse au visage.
Et les ailes qui sont attachées comme la terre et la mer.

Volontairement

Aveugle maladroit, ignorant et léger,
Aujourd'hui pour oublier,
Le mois prochain pour dessiner
Les coins de rue, les allées à perte de vue.
Je les imite pour m'étendre
Dans une nuit profonde et large de mon âge.

À la minute

L’instrument
Comme tu le vois.
Espérons
Et
Espérons
Adieu
Ne t’avise pas
Que les yeux
Comme tu le vois
Le jour et la nuit ont bien réussi.
Je le regarde je le vois.

Parfait

Un miracle de sable fin
Transperce les feuilles les fleurs
Éclôt dans les fruits
Et comble les ombres.

Tout est enfin divisé
Tout se déforme et se perd
Tout se brise et disparaît
La mort sans conséquences.

Enfin
La lumière n’a plus la nature
Ventilateur gourmand étoile de chaleur
Elle abandonne les couleurs
Elle abandonne son visage

Aveugle silencieuse
Elle est partout semblable et vide.

Ronde

Sous un soleil ressort du paysage
Une femme s’emballe
Frise son ombre avec ses jambes
Et d’elle seule espère les espoirs les plus mystérieux.

Je la trouve sans soupçons sans aucun doute amoureuse
Au lieu des chemins assemblés
De la lumière en un point diminuée
Et des mouvements impossibles
La grande porte de la face
Aux plans discutés adoptés
Aux émotions de pensée
Le voyage déguisé et l’arrivée de réconciliation

La grande porte de la face
La vue des pierres précieuses
Le jeu du plus faible en plus fort.

Ce n’est pas la poésie qui…

Avec des yeux pareils
Que tout est semblable
École de nu.
Tranquillement
Dans un visage délié
Nous avons pris des garanties
Un coup de main aux cheveux rapides
La bouche de voluptueux inférieur joue et tombe
Et nous lançons le menton qui tourne comme une toupie.

Œil de sourd

Faites mon portrait.
Il se modifiera pour remplir tous les vides.
Faites mon portrait sans bruit, seul le silence,
À moins que – s’il – sauf – excepté –
Je ne vous entends pas.

Il s’agit, il ne s’agit plus.
Je voudrais ressembler –
Fâcheuse coïncidence, entre autres grandes affaires.
Sans fatigue, têtes nouées
Aux mains de mon activité.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en janvier-février 2023.

– Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isabelle, Denise, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Éluard, Paul, *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard *(nrf)*, 1968. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page, *Visage au sourire*, a été dessinée par Anne van de Perre.

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.